

Petit-déjeuner au Musée d'Art et d'Histoire

autour de l'exposition de Daniel Nadaud
avec Eva Prouteau



Le samedi 15 octobre 2022

Rien doit devenir tout

Premier constat dans ce petit matin d'automne : c'est un plaisir de faire découvrir le Musée d'Art et d'Histoire à plusieurs personnes de Château-Gontier ou de la région, qui ne le connaissent pas encore !

Une fois n'est pas coutume, on commence ce petit déjeuner par un peu de lecture : j'ai amené avec moi l'entretien réalisé avec Daniel Nadaud pour son catalogue monographique. Je propose au public deux extraits, qui révèlent les liens étroits qui unissent la vie de l'artiste à l'œuvre. Par ce prisme autobiographique, je cherche à sensibiliser notre groupe à deux motifs essentiels : celui du globe oculaire, et celui de l'outillage.

Voici ces extraits :

« J'ai une DMLA sur l'œil gauche, une maladie dégénérative de la rétine. Mes dessins correspondent à cette réalité. J'y décris une forme fantôme que je voyais en me réveillant chaque matin, une portion d'une circonférence qui aurait la texture des ailes de papillon. Ce carnet mêle ces visions troublées à des globes oculaires et des corps d'animaux, tout s'imbrique. »

« Mes grands-parents et l'univers de leur quincaillerie, qui m'a marqué à vie. Ils travaillaient à Nogent-le-Rotrou, où j'allais parfois en vacances. La quincaillerie constituait un univers de rêve pour un enfant. Le monde entier réuni dans une pièce. Les catalogues de vis et d'écrous, les catalogues à onglets. Dans la boutique, beaucoup d'étagères et un mur blanc : sur ce mur, mon grand-père Gaston suspendait des outils agricoles, genre fourche et faux. Lorsqu'il vendait un outil, il enlevait tout ce qui était accroché, et refaisait intégralement un montage. C'était un installateur né. Enfant, j'étais ahuri de ce remodelage perpétuel. Au niveau de l'éducation artistique, il incarna le personnage le plus important que j'ai rencontré dans ma vie. Il me disait : « Tout est possible. » C'est extraordinaire de dire ces mots à un tout petit enfant. Par exemple, lui qui n'avait jamais appris la musique, il avait acheté un piano droit, et jouait d'instinct pendant des heures avec du public venu l'écouter. Il était toujours dans le jeu : un personnage, séducteur, doué pour les imitations. »

Voilà notre préambule !

Et on démarre en soulignant l'ampleur de l'œuvre, qui se déploie maintenant sur cinq décennies. Tous les matériaux de l'artiste sont lestés d'un vécu, ils sont parfois usés voire fatigués : à l'instar de nos existences humaines, Daniel Nadaud suggère qu'ils ne résisteront pas.

Cet univers de la quincaillerie qu'il décrit, nous l'avons sous les yeux dans la salle n°2. En prenant le temps de détailler chacun des quatre assemblages, nous repérons les éléments familiers, ou ceux qui le sont moins, certains objets restant carrément énigmatiques. C'est truffé de chaises mais on ne peut vraiment pas s'asseoir !

Pêle-mêle, on formule les idées

suivantes : bordel, grenier,

brocante, miracle d'équilibre, assemblage inextricable, présence de la peinture,

céruse, lumière qui théâtralise, lien de lin. On évoque les circulations qui se ressentent



avec les tableaux du musée : correspondances avec les arabesques des corps imbriqués du *Combat de Constantin contre Maxence sur le pont Milvius* de Charles Le Brun, ou écho chromatique avec le tableau *Isola Bella* de Rauch de Milan. Mes ces quatre sculptures entravent aussi notre vision des tableaux : elles bousculent l'accrochage classique et nous invitent à circuler différemment.

Dans une petite vitrine de cette même salle, l'artiste a installé des assemblages de plus petites tailles, que certaines personnes du public n'avaient pas décelés. On repère à nouveau les matériaux des œuvres, plus métalliques que les installations : la présence du bronze, mais aussi des éléments qui piquent ou transpercent ou se dressent. Quelque chose d'agressif se précise.



En entrant dans la salle n°1, dite salle des Antiques, nous nous focalisons sur la sculpture composite *Nerf de la guerre*. Les mots sortent : charrue, canon, rhinocéros, char, fragment de barricade, machine, belliqueux, sexuel. Un objet à la fois brutal et raffiné. Un être vivant mécanisé. Contrairement aux installations précédentes, les points de jonction de l'assemblage sont ici très peu visibles. Comme si cette œuvre était un seul

corps. Sa datation semble difficile à évaluer : cela pourrait être un objet très ancien. On s'arrête ensuite sur les deux corbeilles en porcelaine : leur blancheur, qui rappelle celle des bustes de marbre, contraste avec les chromolithos si colorées et kitsch : le motif animalier apparaît !

Quelqu'un m'interroge sur le parcours de Daniel Nadaud et j'évoque le refus qu'a essuyé l'artiste d'entrer aux beaux-arts. Voici un nouvel extrait de notre entretien où il raconte précisément ce traumatisme : « C'est Roger Chastel qui m'a refusé. J'avais fait 1000 dessins en l'espace de 16 mois, puis j'en avais sélectionné une centaine pour lui présenter. J'ai étalé ça par terre dans l'atelier de Chastel, rempli d'une quarantaine de ses étudiants. Je tremblais. Il a regardé sans rien dire. J'ai remballé mes trucs, il est venu vers moi, il m'a mis la main sur l'épaule et m'a dit : « Jeune homme, ça ne vaut rien. » C'est à cause de cette phrase que j'ai fait une affiche avec le sérigraphe Alain Buyse avec les mots : RIEN DOIT DEVENIR TOUT. »

Dans la salle n°3, nous découvrons les dessins de l'artiste, ainsi que de nouvelles sculptures. Les représentations d'yeux pullulent, ainsi que des animaux qui s'hybrident souvent aux corps humains, ou bien s'en délectent-ils ? Des animaux pas toujours plébiscités dans notre imaginaire collectif : des insectes aux ailes irisées de vert, dix-

huit mouches et un gros serpent, entre autres. Bref, nous commentons longuement le fait que ces œuvres génèrent une forme d'inconfort.

Nous parlons aussi des objets qu'elles intègrent : plusieurs sphères (objets naturels, domestiques, outils du dessinateur ou de l'écolier) se distinguent. Nous sommes charmés encore une fois par les équilibres précaires et les ombres portées qui dansent. Nous évoquons la question du corps fragmenté, démembré et recomposé. Nous sentons de la tension, voire de la souffrance.



Dans la salle suivante, nous découvrons les joyeuses installations de cloches : immédiatement, dans cette salle silencieuse, nous pointons la dimension du tintamare, du gros boucan. Chanceux que nous sommes, Antoine Avignon active partiellement la Maison mère Tintinnabulante : certains sons très délicats résonnent dans le musée, d'autres sont beaucoup plus rudes, des grosses cloches à vache !

On évoque la dimension domestique, la petite maison ou le temple : un refuge aux bruits du monde, quelque chose de sacré et de rustique à la fois.

Les cannes à pêches, les cloches en porcelaine, la diversité des formes, les lignes qu'elles dessinent dans l'espace : tout indique la minutie avec laquelle l'artiste sélectionne ses objets, et sa façon de les sublimer, de leur redonner une aura.

Là encore, ces deux installations dialoguent avec les peintures qui les jouxtent : le grand portrait du Général Gérard, dont le torse est bardé de multiples médailles, semble directement chahuté par les alignements de cloches et clochettes. Daniel Nadaud ne l'aime pas beaucoup, comme tous les militaires. Je le cite à nouveau :

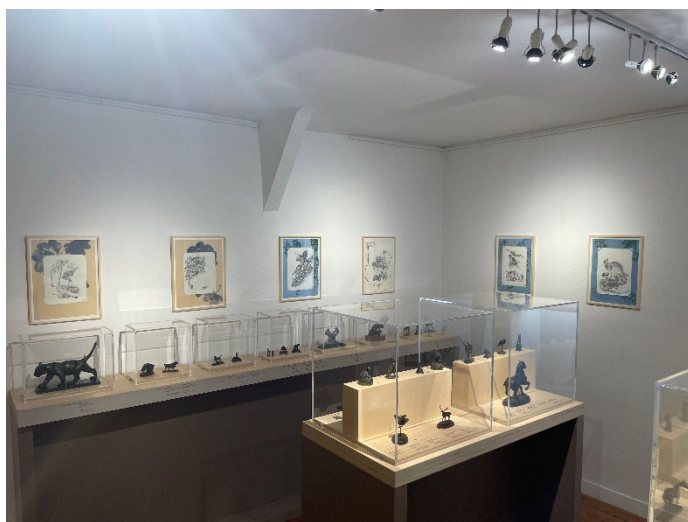


« Rien ne me révolte plus que la guerre. En ce moment on entend beaucoup parler de crimes de guerre : mais le vrai crime c'est LA GUERRE. Il faut s'attaquer à la force principale agissante : une fois que l'on consent à la guerre, la guerre est horrible et induit forcément des crimes. Oser faire croire que la guerre peut ne pas être abominable avec des lois qui l'encadreraient pour qu'elle soit pacifique ? »

Dans cette salle n°4, Daniel Nadaud a caché une autre sculpture dans la vitrine. Je montre les deux petites poires racornies, délicatement moulées en bronze, qui la compose et on reparle de la nature morte du Caravage avec ses fruits blets et ses feuilles fanées : la poésie profonde de ce qui se flétrit. Dans l'ombre portée de l'œuvre, qui contient aussi une cuiller à soupe cabossée, du bois et de la ficelle, un petit morceau de règle, on distingue comme un personnage miniature qui se balancerait sur un rocking chair.

Enfin, au dernier étage, c'est la grande parade des animaux !!! L'accrochage de Daniel Nadaud est assez muséal, pour le coup, loin des effets de constellation de la salle n°3. On évoque le fil conducteur qui relie ces treize dessins originaux au crayon de bois et à l'encre noire : chacun est un hommage aux animaux disparus.

Je ne résiste pas à remettre ici le descriptif qu'en a fait Daniel Nadaud lui-même :



1 - La Rhytine de Steller ou vache des mers : sa chair rappelait celle du veau. Les marins l'adoraient, ils en mangèrent le plus possible. Ces braves gens mirent vingt-sept ans à la fin du 19^e siècle pour la faire disparaître totalement. Sans méfiance, bonne fille si douce, elle glissait sur les flots, lourde de ses sept à neuf mètres de long. Ses deux mamelles bien dessinées sont peut-être à l'origine de la mythique Sirène ?

2 - Celui-là tout le monde le côtoie, il est aussi abondant sur terre que nous, plus peut-être plus encore ? Il nous ressemble tellement qu'il nous effraye, nous dégoûte. Le champ de bataille le ravit. Il s'y sent parfaitement à l'aise, haché-menu, faisandé, par fragments, ici le Rat, peut nous dévorer.

3 - Vivait autrefois en Nouvelle-Calédonie, sur les îles Tiga et Walpole dans l'archipel Loyauté, en Australie et sur l'île de Lord Howe : la tortue Meio lania. Elle ne savait pas à quel point elle était savoureuse, n'imaginait pas combien les gourmets et les gourmands sont d'indirects tueurs.

4 - Le grand pingouin de la colonie de Funk doit sa perte à l'arrivée de Jacques Cartier, qui entama le grand massacre et fit école, au point de voir l'île de Funk et d'autres se transformer en charniers. Plusieurs dizaines de millions de ces charmants alcidés périrent. Les deux derniers furent abattus en 1844 sur l'île d'Eldey, on peut aujourd'hui encore, les admirer : naturalisés, au muséum de Copenhague.

5 - Le dernier Pigeon migrateur fut tué, dans l'Ohio en 1900, un milliard de ses congénères avaient été abattus avant lui en l'espace d'un seul siècle. En 1909 une forte prime fut promise à quiconque apporterait des renseignements sur la nidification d'un couple... Nul n'en trouva la moindre trace.

6 - Dans une réserve de chasse réservée aux empereurs de Chine, au XVIII^{ème} siècle, non loin de Pékin, vivaient des animaux extraordinaires, cachés par de hauts murs. L'un d'eux, Mi-Lou, surnommé Pas de quatre excitait la curiosité du père David, religieux rusé et savant. Celui-ci put y pénétrer et découvrir ce cerf, auquel il donna son nom. Il obtint même de l'impératrice qu'un couple soit envoyé au muséum, à Paris... Ils ne survécurent pas au voyage, heureusement le duc de Bedford, informé, réussit à obtenir le même privilège de l'impératrice. En bon éleveur, il sut multiplier l'animal et en dissémina quelques-uns à travers les zoos d'Europe. La Chine n'en conserva aucun, la famine ruina la réserve, en rendant comestibles l'ensemble des trésors vivants qu'elle contenait...

7 - L'oiseau dodo était idiot paraît-il ? Personne n'en témoignera aujourd'hui. Sa chair était détestable, ce qui aurait dû le sauver... Délicieuse pour d'autres. Il était inoffensif et pour son propre malheur n'avait nulle peur de l'Homme, ce qui lui fut fatal.

8 - Au XVIII^{ème} siècle existait encore plusieurs espèces de Moa. La plus importante atteignait 3 mètres de haut et pesait 250 kilos, sa chair était succulente, délice qui lui a coûté la vie ! La dernière espèce disparut en 1773 en Nouvelle-Zélande, il s'agissait d'une variété pygmée, les grandes espèces n'existaient plus depuis longtemps ayant nourris des générations de maoris.

9 - Le violoncelle de Maurice Maréchal sur lequel il jouait régulièrement au milieu de la guerre de 14-18, était un drôle d'animal, construit par un menuisier combattant, comme lui. Soliste renommé, il sera ovationné dans des concerts prestigieux dans le monde entier. Laissant de côté cet instrument cubiste qui lui, n'a pas disparu ! Mais qui aurait désiré avaler ce festin de bois ?

10 - Le Rhinocéros blanc tout aussi « gris » que son frère, le rhinocéros noir, court à sa perte, une petite centaine de ses semblables l'entoure, bientôt l'aventure s'arrêtera pour eux, faute de vivants.

11 - Du Gypaète barbu ou « Vautour des agneaux », amateur de tortues, restent de rares couples dans les Pyrénées et la Corse... Disparus du reste de l'Europe, ils ne sont pas à l'abri du pire.

12 - Celui-là n'a pas de nom, il évoque l'oisillon qui ose chanter à tue-tête, en plein champ de bataille, indifférent au massacre, à l'inférial vacarme des canons, à

l'explosion des obus. Oiseau inconnu qui habite le récit de nombreux témoins et nargue la folie humaine.

13 - Homo-sapiens !

On évoque la propension de l'homme à ne pas voir qu'il scie la branche de l'arbre sur laquelle il est assis ! Et je lis aussi un nouvel extrait de l'entretien réalisé avec Daniel Nadaud, pour faire comprendre au public à quel point, enfant, il a été marqué par la guerre :

« Parfois mon grand-père était blême, car il avait vécu des trucs terribles : il m'a raconté comment il avait tué un Allemand à la baïonnette, avec tous les gestes correspondants. Par la suite, il s'est porté volontaire pour être éclaireur, ce qui signifiait peu ou prou la mort : ils partaient à six avec un revolver, et l'ordre de ne jamais tirer. Ils allaient repérer les lignes de mitrailleuses ennemies, et faisaient des comptes rendus pour l'attaque du lendemain. Une fois, il a failli ne pas revenir : il a été exécuté en masse, est tombé dans les cadavres mais il avait juste une blessure au cuir chevelu, il est resté plusieurs heures sans bouger parmi ses copains morts, puis s'est enfui. J'ai été marqué en profondeur par toutes ces histoires.

Il a ressuscité une autre fois à Verdun : il montait au front puis redescendait au repos lorsqu'il y avait eu 75% de perte. C'est dire l'inhumanité de l'armée. Un jour, mon grand-père ne savait plus où il était, perdu entre les lignes françaises et allemandes : il a vécu quinze jours en buvant dans les flaques et en se nourrissant de chair de chevaux morts. On l'a retrouvé inanimé avec la typhoïde : les médecins triaient les blessés, mon grand-père a remué la main, il a été mis dans le tas de ceux qui pourraient éventuellement s'en sortir. Sa main l'a sauvé. Pendant la Seconde guerre il est entré dans la résistance, puis a dû se cacher pendant une année dans la crainte d'être dénoncé. C'était un aventurier, avec une poésie formidable. »

Nous évoquons Otto Dix et Alfred Kubin, reporters de guerre et dessinateurs hors-pair. Et nous soulignons l'empreinte des végétaux qui sont insérés comme fond derrière les dessins : une manière de rappeler que sans eux, aucune vie n'existerait.

On s'arrête rapidement sur la vidéo réalisée sur le travail de Daniel diffusée à ce même étage : à voir absolument !

Le mot de la fin : avant de repartir, plusieurs personnes insistent sur l'importance d'une médiation sur cette visite. « Toute seule, je serais passée à côté. » « Je me serais dit : c'est quoi ce bordel ? Comment trouver le sens ? » Les œuvres de Daniel Nadaud résistent parfois, et c'est une exposition qui nécessite peut-être, davantage qu'une autre, de prendre le temps.

Éva Prouteau

Renseignements et inscriptions

Antoine Avignon

02 43 09 21 67 ou 02 43 07 88 96

antoine.avignon@le-carre.org

le carré scène nationale
centre d'art
contemporain
d'intérêt national
pays de
château-gontier